



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI, 21 AVRIL 1910

83me Année

Impressions de Venise.

Le procès Tarnowska.

Devant le Palais de Justice

Il est cinq heures passées. La gondole qui nous a pris avec nos bagages, à l'arrivée du Simpson-Express, suit le Grand Canal. Et voici que déjà le plaisir du retour dans le rêve de Venise, l'élan des sens et du cœur vers tout ce qu'on veut retrouver, revivre, se heurte à la réalité de l'actuelle tragédie. Une fièvre anime la ville nonchalante. Tout de suite, on en éprouve le frisson. A peine avons-nous salué la Ca d'Oro, que, devant la grande façade blanche et nue du Palais de Justice, au pied de ses arcades sans style, nous voyons se presser une foule de gopoles. La fin de l'audience approche. Ils vont sortir. On veut les voir. Que ne ferait-on pas pour cela? Nous nous étonnons. Les longues embarcations, noires et effilées, enchevêtrant la multitude de leurs hautes proues de fer, forment un barrage sérieux. Les objurgations de ces deux agents de police, à bas, qui se démentent et crient devant les gondoles fermées de la prison, ne suffisent pas à obtenir pour elles un passage. Que va-t-il advenir? Et à quoi servent ces pompiers, avec leur pompe, dans un canot automobile? Craidranton que des amis de la comtesse Tarnowska ne missent le feu au Palais de justice pour essayer d'enlever la fascinatrice!

Nous allons être fixés. Soit la voûte centrale, les grilles s'ouvrent. Dans l'ombre apparaissent des uniformes de carabinieri, une silhouette incertaine, enroulée de longs voiles. Puis une autre forme féminine, puis deux hommes, à la démarche mal équilibrée, dans la gêne des menottes... Quoi! notre gondolier file avant de nous en laisser distinguer davantage!... Il a raison. Voici que les pompiers braquent leur lance... Un vigoureux jet d'eau déblaye la place, mais en fuite les gondoles, qui rasent l'eau comme autant d'arabesques écharquées. Gare aux curieux qui s'attardent! La douche, ou seulement ses éclaboussures, singleraient désagréablement par l'égrotte vent de nord-est. Mais nul ne s'entête devant l'argument péremptoire. Et c'est ainsi qu'à la fin de chaque audience, les prévenus peuvent s'éloigner, d'aillieurs, sous bonne escorte. Seule, la Tarnowska—sinsi l'appelle-t-on ici—la privilégiée d'une gondole drapée, du modèle ordinaire, dont la cabine (la felze), ne soit pas, comme pour ses compagnons, une simple caisse de bois. On voit glisser, sur l'eau miroitante, ce mystère noir—équis noir, tentures et cordelières noires, qui contiennent cette femme toute en noir. A travers la vitre, une petite tache rouge... Du sang?... Non, quelque passementerie à l'uniforme d'un carabinieri. De ses talons, du seuil de ses palais, Venise se regarde... La Venise de l'amour et de la mort s'incline presque avec prédilection vers ces étrangers qui l'ont émue pour le décor de leur drame, qui ont jeté ce bouquet de pourpre, au violent parfum, sur l'eau mélancolique de sa lagune. "Il processo dei Russi". Le procès des Russes. C'est ici la manchette énorme de tous les journaux, le sujet de toutes les conversations, la chose de passion qui fait danser une flamme dans tous les regards, comme au voisinage d'un incendie.

La Salle des Assises.

M'y voilà donc. Je le crois à peine. Et d'abord, un remerciement des femmes françaises à ce président courtis, M. le chevalier Fusinato, qui, pour la seconde fois, brave, non sans de compréhensibles hésitations,—en notre faveur, le mécontentement probable des belles Vénitiennesses. Ces grandes dames, que je vois dans le fond de la salle, debout de longues heures, nu-tête, mêlées à la foule, contre une inflexible barrière, tiendront-elles compte de mon devoir d'écrivain? Ne m'en vont-elles pas trop pour cette place au banc de la presse, qui me met au centre même de la tragédie, contre la "cage", encore vide? Devant moi, un avocat de Naumow lit, phrase à phrase, un livre mince, broché en vert. Il

prend des notes, en attendant l'ouverture de l'audience. Et, comme il se retourne pour demander à mon voisin s'il saisit bien le sens d'une phrase, je m'aperçois qu'il étudie, dans l'édition française, Les Maladies de la Vélocité, par notre illustre psychologue Th. Robot. Il y cherche des arguments qui diminueront la responsabilité de son jeune client.

Quelque chose d'électrique passe dans la salle. Je lève la tête. Une porte, au fond, s'est ouverte. Et je reçois, droit dans les yeux, le regard de la Tarnowska. Comme d'habitude, elle a tout de suite cherché son père. Le hasard m'ayant placée juste devant lui, j'ai arrêté un instant les grandes prunelles noires, surprises par une présence féminine, dans ce prétoire où il n'y a que des hommes.

La jeune femme a un long visage pâle, où d'abord on ne voit que les yeux. Sont-ils très beaux? Ont-ils ce pouvoir captivant qui s'imposerait même aux enfants, s'il faut en croire la propre mère de l'assassiné, la comtesse Kamarowski. Les fils du mort, un garçonnet de huit ans, pris d'admiration pour la Tarnowska, aurait déclaré à sa grand-mère qu'il sentait ses yeux sur lui, même lorsqu'il ne la regardait pas, et qu'il ne pourrait s'empêcher d'obéir à ces yeux là. Ceci, avant le crime, quand, fiancée du père, elle s'efforçait de conquérir toute la famille.

Comment juger le charme d'une femme quand elle sort d'une détention de deux ans et demi, pour s'asseoir entre des soldats sur un banc de bois, où, second privilégié, on ne lui permet pas de se lever, à la place d'un chapeau plié, en guise de coussin, pour qu'elle y demeure assise six heures par jour. Le charme d'une femme... —C'est fait de tant de chose. L'âme et souvent, et surtout, du bonheur. Le cadre, bien à elle, la toilette qui lui sied, le parfum, la griserie qu'elle éprouve et communique... Le prévenu de Venise s, du moins, ce mérite, qu'elle n'évoque rien de tels artifices. Elle n'est pas en coquette avec les jurés ou le public. Elle ne sourit jamais. Quand elle pleure (je l'ai vue pleurer jusqu'au sanglot, jusqu'au tremblement, jusqu'à l'évanouissement)—elle se cache. Pour surprendre cette émotion, comme cela m'est arrivé—à quelle minute lugubre, je vais le dire,—il faut être aussi près d'elle que je l'étais. Et c'est nous, ses voisins immédiats, qui dûmes avertir son avocat, Me Diens, qu'elle n'en pouvait supporter davantage. Il se leva vivement, alla vers elle, lui parla à travers les barreaux de la cage. Elle n'avait même plus la force de lui répondre. On suspendit un moment l'audience.

La comtesse Tarnowska a de la dignité, de l'allure, une belle ligne souple quand elle se dresse, dans ses voiles noirs. Son grand voile, elle le ramène vraiment contre sa figure. Elle s'en enveloppe singulièrement. Le père de Naumow, qui n'a pas manqué une audience, a pu m'affirmer qu'il ne connaissait pas sa physionomie. "Avec les carabinieri qui l'entourent", me disait-il, "et ce voile toujours retomber du côté de la salle, de profil comme elle se trouve relativement à ma place, je ne l'ai positivement jamais vue."

D'autres doivent être dans le même cas. Tous n'ont pas le sens-gêne de cet officier d'infanterie, qui, étant de service, et face à l'accusée, n'a presque pas cessé, pendant toute une audience, de la dévisager à travers des jumelles de spectacle. Ce militaire doit avoir à quoi s'en tenir sur le charme de la créature énigmatique et taciturne qui, pour beaucoup, semble à peine jolie.

Sa voix est prenante. Quel frémissement dans la salle, quel silence soudain lorsqu'elle se lève pour prononcer une observation! Elle a l'air d'interdire. Je ne sais si elles s'en servent avec autant de succès que l'autre matin, devant moi. Une de ses anciennes amies, la veuve du procureur général de Kiev, témoignait de la mauvaise réputation que s'était faite l'accusée dans le grand monde russe.—"Passait-elle vraiment pour une

cocote de haut bord? (une cocote (en français) d'alto bordo?)" demandait à cette dame le ministre public.

Sur la réponse affirmative, on vit se lever la Tarnowska. —"Eccellenza vostra", dit-elle au président, "je prie que l'on demande à Madame quel était son nom de jeune fille."

La question fut posée. On entendit un nom russe, un nom qui ne disait rien à personne dans cette salle, —sauf sans doute aux deux femmes, dont l'une défilait devant l'autre, en quittant le fauteuil des témoins. Quel défi entre elles deux! Cette fois, elle eut un ombre de sourire, la Tarnowska, restée debout. Et son dédain fut si habilement mesuré, pour une seconde, ce ne fut plus elle qui supporta le plus lourd soupçon. Le lendemain, tout Venise se demandait le secret de cette petite scène, —ou peut être ne fallait-il voir qu'une diversion merveilleusement adroite.

Experts et Médecins

Est-ce le comique, est-ce le tragique, qui domine dans cette audience inouïe, où les médecins qui soignent le comte Kamarowski, discutent la question de savoir jusqu'à quel point ils sont responsables de sa mort, et où l'on entend un chef de service que toutes les dépositions s'accordent à accabler pour la plus fatale erreur de traitement, déclarer, au milieu de la stupeur universelle n'avoir jamais vu ce grand seigneur russe qu'on a porté, affreusement blessé, dans son hôpital, et que ses confrères, les infirmiers, les religieuses ont essayé de sauver sous son immédiate direction.

D'aucuns peuvent rire de la triste figure que fait, sur le fauteuil des témoins, ce vieux docteur Cavazzani, estimé, honoré, jusque là.

Lorsqu'il demande à la religieuse qui l'aide dans ce terrible lavage de l'estomac, exécuté sur un malheureux soumis la veille à la laparotomie: "Mais, si c'était moi, dites comment j'étais vêtu", les avocats triomphants s'esclaffent. "En prétre", suggère l'un. "En militaire", insinue l'autre.

Mon Dieu, oui, la scène relève peut-être de Molière. Moi, je pense plutôt à Shakespeare, lorsque le docteur Menini, rappelé pour la dixième fois peut-être, blême, les yeux pleins d'ombre, dans la creux des sourcils noirs, sous la lumière tombant de haut, le geste contenu mais nerveux, redit les détails horribles, qui font s'évanouir la Tarnowska, sans se résoudre pourtant à énoncer la conclusion qui condamnera son chef. Harcelé par les avocats, qui veulent lui faire reconnaître la maladresse de Cavazzani comme plus morte que le revolver de Naumow, pressé par le président, qui l'adjure de dire la vérité sans aucun scrupule, cet homme de science, ce chirurgien, maître de lui, émeut d'autant plus qu'il se domine davantage.

C'est lui qui opéra. La laparotomie, effectuée par lui, avait réusé merveilleusement. Le blessé, après quarante-huit heures, se trouvait dans un état des plus favorables. C'est alors que le chef de service, à l'hôpital civil, ordonna le lavage de l'estomac ("la lavatura dello stomaco"), ah! il se restera dans l'oreille ces mots italiens). Les spasmes provoqués par ce traitement rouvrirent le corps recousu... La plume se réfit à décrire ce que nous entendimes... combien de fois!... Un infirmier surtout... d'une candeur effroyable... "Les entrailles s'échappèrent... ces mes-sieurs se lavèrent les mains et renfoncèrent comme ils purent..." (l'atténue.) "Ce fut très difficile."

Vous ne vous étonnez plus si la Tarnowska se trouva ma, tandis que Naumow sanglotait éperdument, enfoncé dans l'ombre... —"Docteur Menini," répète le président, "il faut dire la vérité, nous vous en adjurons. Est-il vrai que vous avez déploré ce lavage de l'estomac, que vous l'avez considéré comme ayant causé la mort du comte Kamarowski?"

Silence. —"Docteur Menini, dites au moins: avez-vous jamais dans votre carrière, ou par votre expérience, vos souvenirs, ni ordonné un lavage de l'estomac en de pareilles conditions?" —"Il parle, enfin, celui vers qui se tend l'attention frémissante. Et voici les mots qui tombent de ses lèvres, tandis qu'il a lui-même une figure de torturé:

L'affaire de Gatigny

Paris, 20 avril.—L'enquête dirigée par le juge d'instruction de Tours, au sujet de la plainte en escroquerie portée par Mme Charles H. Paine, de Boston, contre le comte et la comtesse de Gatigny, se poursuit activement et a amené jusqu'ici des révélations assez intéressantes.

Gatigny a fini par avouer sa véritable identité.

Il a déclaré que son véritable nom était Daulby, qu'il était né à Londres mais qu'il s'était fait naturaliser italien.

De nombreuses toiles portant des signatures de maîtres anciens et modernes ont été saisies à son château de St Cyr-sur-Loire.

Ces toiles signées Teniers, Hamilton, Van de Wyden et autres artistes célèbres ont été examinées par des experts qui les ont reconnues fausses.

Gatigny, parait-il, était en étroites relations d'affaires avec un grand marchand d'objets d'art de Boston, auquel il écoulait des toiles et des meubles soi-disant anciens.

Il employait quelques jeunes artistes de talent à copier les toiles célèbres exposées dans les principaux musées d'Europe, et lorsque ces toiles lui étaient livrées il les installait dans la galerie de son château de St Cyr, où il recevait fréquemment des étrangers.

A chacune de ces visites le pseudo comte se défilait d'un ou deux tableaux à des prix rémunérateurs.

Cette lucrative industrie eut pu durer encore nombre d'années si l'aventurier n'eût par trop forcé la note en cherchant à écouler quelques croûtes à Mme Hamilton Paine, qui ayant découvert la supercherie dont elle était victime

s'empressa de porter plainte.

Les révélations provoquées par cette affaire causent une profonde sensation, non seulement dans les milieux artistiques de Paris, mais de l'Europe entière.

Les remarques sarcastiques publiées hier dans la "Patrie", sous la signature de M. Henri Rochefort, quoique évidemment exagérées, démontrent cependant l'extension prise dans le courant de ces dernières années par ce commerce de fausses toiles et l'opinion générale est qu'à l'heure présente la plupart des grandes collections non seulement en Amérique mais en Europe, contiennent des Rembrandt douteux et d'autres copies d'anciens maîtres.

En ce qui concerne les chefs-d'œuvre de Turner, M. Rochefort a dit:

"J'ai vu tant de Turner dans ma vie que je commence à croire que ce peintre n'a jamais existé. Il n'aurait pu peindre les toiles qu'on lui attribue, même s'il avait vécu 200 ans. Il en est de même de Rembrandt."

"Je n'ai jamais pu convaincre un de mes amis américains que sa collection de l'école de 1830, comptant des "Millet" et des "Corot" était fautive, mais j'ai fini par le convaincre de la fausseté des œuvres attribuées à un grand maître vivant, car l'artiste lui-même m'a en présence des toiles s'écria:

"J'enverrai mes témoins à tout homme qui dira que j'ai fait cela." On espère que l'affaire Gatigny aura pour effet de restreindre les fraudes en matière d'art, qui jusqu'ici se commettaient presque ouvertement, non seulement à Paris, mais dans toutes les grandes capitales européennes.

Arrivée du colonel Roosevelt à Paris.

Puchheim, Autriche, 20 avril.—Malgré l'heure tardive de son départ de Budapest, le colonel Roosevelt s'est levé ce matin avant sept heures, et à l'arrivée du train à Vienne s'est longuement promené sur le quai de la gare, causant avec animation avec des attachés de l'ambassade américaine venus pour lui faire leurs adieux.

En quittant Vienne M. Roosevelt s'est mis à sa correspondance et pendant plus de trois heures a dicté des lettres à son secrétaire.

Un peu avant l'arrivée du train sur le territoire bavarois, M. Roosevelt a reçu une dépêche des autorités de Munich l'invitant à s'arrêter, pendant quelques heures dans cette ville.

Le colonel à son grand regret a dû décliner cette invitation, le programme qu'il s'est tracé de sa visite en Europe ne lui permettant aucun arrêt entre les grandes capitales.

Paris, 20 avril.—Le train de luxe "Orient Express" sur lequel M. Roosevelt et son fils Kermit, ont pris passage ce matin à Budapest, arrivera à Paris, de bonne heure, jeudi matin. Le célèbre voyageur sera attendu à la gare par le personnel de l'ambassade et quelques fonctionnaires représentant le gouvernement français. Pendant la semaine de son séjour à Paris M. Roosevelt assistera à de nombreuses fêtes et réceptions données en son honneur.

"Mai, a ventre aperto."

Et le président, avec le même soupçon dont tous les coeurs se désolent: —"Finalement!..." DANIEL LESUEUR. Venise, avril 1910.

L'Antilope "Roosevelt"

Londres, 20 avril.—M. Edmond Heller, le naturaliste attaché à l'expédition Roosevelt-Smithsonian en Afrique, a résolu de donner le nom de "Roosevelt" à une antilope d'une espèce inconnue tuée par Kermit dans le district de Mombasa.

Cette antilope n'avait jamais jusqu'ici été décrite par un naturaliste.

Arrestation de F. N. Hoffstot.

New York, 20 avril.—F. N. Hoffstot, président de la Pressed Steel Car Company, a été arrêté aujourd'hui par des détectives porteurs d'un mandat d'amener lancé par le district attorney de New York.

Hoffstot est accusé d'avoir fourni une somme de 40,000 dollars destinée à corrompre les conseillers municipaux de Pittsburg, en vue d'acheter leurs votes.

A OUBA.

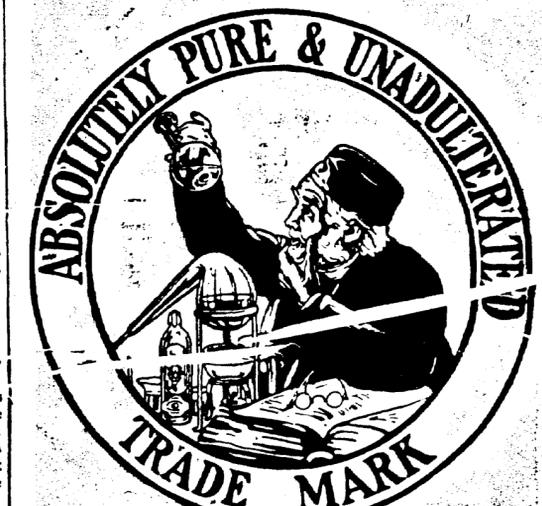
La Havane, 20 avril.—Dans le courant de la nuit dernière un train spécial emportant un bataillon d'infanterie et une batterie de mitrailleuses sous le commandement du général Rivas, est parti de Camp Columbia pour Santa Clara. Le bruit court que des troubles ont éclaté dans cette province.

Le gouvernement n'a énergiquement démenti ces rumeurs et ce matin le ministre des Intérieurs, M. Lopez Leiva a lancé une proclamation annonçant que l'ordre n'a pas été troublé à Santa Clara ni dans aucune autre province de l'île, mais qu'à la suite des discours incendiaires prononcés par l'agitateur noir, Gén. Evaristo Estenoz, les autorités avaient jugé prudent de prendre quelques mesures de précaution et avaient en conséquence résolu d'envoyer un détachement de troupes sur les lieux.

Les processions de Paulhan.

Ohlons-sur-Marne, France, 20 avril.—L'aviateur Louis Paulhan a établi hier un nouveau record du vol en pleine campagne. Parti d'Ohlons en aéroplane il s'est rendu à Arcis-sur-Aube où il a passé la nuit et reprenant son vol à la pointe du jour a atteint le camp de Châlons qu'il quitta heures plus tard, couvrant ainsi dans ce dix vols en rase campagne près de 300 kilomètres.

Un Tonique Stimulant Un Reconstituant



Un Médicament—une Nourriture sous Forme Liquide

Duffy's Pure Malt Whiskey

est une distillation absolument pure de malt. Pris au moment des repas il agit d'une manière salutaire les surfaces muqueuses et les petites glandes de l'estomac, améliorant ainsi la digestion et l'assimilation des substances nutritives et fournissant au système entier l'alimentation qui lui est nécessaire. Cette action sur l'appareil digestif est d'une grande importance, parce qu'elle permet de la subsistance de tous les tissus et organes du corps et d'une manière indirecte fortifie et donne de la vigueur à tout le système. Il donne un sentiment de jeunesse aux vieux et fait conserver leurs forces et leur vigueur aux jeunes.

AVIS—Quand vous demandez à votre pharmacien, épicer ou fournisseur de Duffy's Pure Malt Whiskey, soyez sûr qu'il vous donne le véritable. C'est un whiskey de malt médicamenteux parfaitement pur et il ne se vend QU'EN BOUTEILLES CACHETÉES—jamais en vrac. Cherchez la marque de fer et le mot "Duffy's" sur l'étiquette et voyez si le cachet du bouchon est intact. Prix \$1.00 une grande bouteille. Écrivez au Département Médical de The Duffy Malt Whiskey Co., Rochester, N. Y., pour être de médecin et une brochure médicale illustrée contenant des attestations et règlements de santé, qui seront tous deux expédiés gratuitement.

Advertisement for Jackson Brewing Co. featuring a logo with a horse and the text "PURE FOOD BEER".

Advertisement for D. Mercier's Sons featuring the text "D. MERCIER'S SONS" and "Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales."

Advertisement for Lazard's featuring the text "LAZARD'S" and "Quelques faits au sujet de nos Complets \$18, \$30 et \$35 de Printemps..."

Advertisement for Grunewald featuring the text "LES MEILLEURS PIANOS" and "Vendus sur Paiements Faciles au Mois ou à la Semaine. Votre vieux piano pris en échange. GRUNEWALD MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE. 735 RUE DU CANAL."